

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Band: 12 (1982)
Heft: 12

Rubrik: Oikoumene : possesseur ou serviteur?

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Paris au fil du temps



Annette Vaillant

Mains de lumière

«Les parfums, les couleurs et les sons se répondent» écrivait Baudelaire. Et la lyre a sept cordes comme le prisme a sept couleurs.

Peintre ami de la musique, Hébert, lié avec Liszt et aussi avec Gounod depuis leur jeunesse de Prix de Rome à la Villa Médicis, Hébert, admirateur de Wagner et de Debussy, a été imprégné par leur art plus que par les grands maîtres de la peinture. Actuellement, rue du Cherche-Midi, dans le charmant hôtel devenu musée national et qui porte son nom — le Musée Hébert — une centaine d'œuvres peintes ou sculptées entre 1880 et 1900 sont exposées. Toutes, elles furent axées sur la musique ou suggérées par elle mais selon les conceptions diverses et la manière propres à chacun des artistes représentés. Cette exposition — «Musiciennes du Silence» — qui a emprunté son titre à un poème de Mallarmé, rapproche romantiques et symbolistes, préraphaélites, impressionnistes et... peintres pompiers. De Chassériau à Lévy-Dhurmer, de Gustave Moreau à Stevens et Bouguereau, de Fantin-Latour à Odilon Redon, à Corot, Degas et Manet, on se déplace en dehors du temps, à travers la mythologie et l'onirique, le sacré et le quotidien. Orphée, Velléda et le vieil Homère pincent les cordes de leurs lyres, sainte Cécile fait bruisser du doigt les ailes d'un ange, cependant que madame Manet et mademoiselle Dihau, l'amie de Degas, en toilette de ville, jouent plus modestement du piano.

Etreignant sa harpe, Sapho, incomprise, se désespère mais le petit violoneux savoyard d'Hébert s'est endormi. Tranquille, le paisible modèle de Corot, sœur de «la Femme à la perle», a

laissé glisser sa mandoline pour regarder sur le chevalet un paysage inachevé de Ville d'Avray. Grasset¹, lui, composa, en lave émaillée, un cortège de musiciennes archaïques — «Harmonie» — dont la viole, les flûtes et les tambourins apprivoisent les bêtes sauvages. De leur luth immatériel, les masques et les bergamasques de Verlaine bercent en secret nos rêves.

Sans palette et sans pinceaux, la poésie impose ses images. Quels paysages intransmissibles et uniques s'élaborent donc dans l'imagination de ceux qui vivent depuis leur naissance sans avoir vu le jour? Une lumière à jamais inconnue éclaire leurs ciels particuliers, leurs nuages peut-être plus changeants que les nôtres. Infiniment sensibles, les mains des non-voyants connaissent — souvent mieux que nos yeux à nous — les traits des êtres qui les entourent. A leur intention, le Musée d'Art et d'Essai du Palais de Tokyo consacre une exposition — «Visages de l'Homme» — réalisée à partir de moulages de chefs-d'œuvre de la sculpture mondiale de tous les temps et, contrairement à l'habitude, le public est invité à toucher à tout, y compris évidemment aux notices imprimées en braille.

En même temps que moi, pénètre dans ce sanctuaire aux sculptures incolores une jeune fille à canne blanche. A pas incertains, elle s'avance et va frôler d'abord le sourire intact d'une tête khmer du XII^e siècle. Puis, ses doigts glissent le long du nez, coupant comme une lame, que Modigliani sculpta en 1912 à la proue d'un visage viril. Plus humaines, tendres, s'offrent à la caresse de sa paume tiède, les joues pleines du bébé de Germain Pilon. Lentement, elle se dirige d'un socle à l'autre, de madame du Barry dont Pajou célébra les douces rondeurs, à Marc-Aurèle enfermant ses pensées derrière un front stoïque. Instinctivement, elle caresse au passage le chef bouclé d'Antinoüs, elle palpe les pommettes osseuses, gothiques, d'un prophète. Va-t-elle identifier Henri IV, le Vert-Galant, en tâtant ses lèvres gourmandes et sa patte d'oie rigolarde? Et Voltaire au menton en galoche, et Louis XIV avec les crans de son immense perruque, son rabat de dentelle en relief sur un médaillon, face à la reine Marie-Thérèse qui porte autour d'un cou dodu des perles plus grosses que des noisettes?

Comment notre jeune aveugle a-t-elle ressenti l'intrusion de ces personnages dans son univers intérieur?

A. V.

¹ Voir *Aînés* N° 11, novembre 1982: «Un Suisse à Paris».

Des hommes des femmes de l'histoire



Louis-Vincent Defferrard

Bourbaki, le forgeron de F...

Aujourd'hui sa forge est morte. Des herbes folles poussent tout autour. Comme près d'une tombe dont personne ne s'occupe plus. Depuis longtemps.

Pourtant elle éclatait de vie quand j'avais huit ou dix ans et que je venais à F... passer des vacances.

J'y retrouvais des garçons de mon âge. Nous finissions toujours par nous regrouper devant la forge de Joseph. A dire vrai il n'y avait plus que grand-père pour l'appeler par ce prénom. Tous les autres disaient «Bourbaki».



Message

Possesseur ou serviteur?

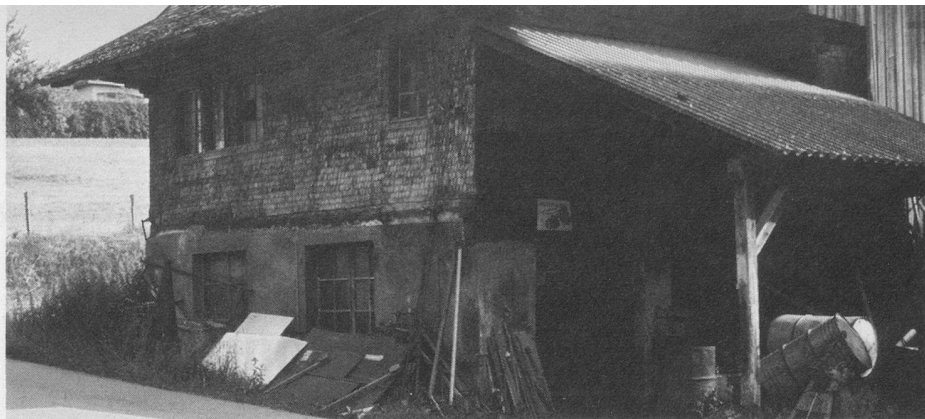
L'évolution du vocabulaire est souvent l'indice d'une évolution de la société. Ainsi, en consultant un dictionnaire de 1957, on ne trouve pas le mot «œcuménisme». Toutefois, l'adjectif «œcuménique» y figure, et son sens y est indiqué: «universel». La provenance du mot y est également précisée: du grec «oikoumenê gê», signifiant (toute) la terre habitée.

Beaucoup ne devaient même pas savoir pourquoi.

Des chevaux de labour, lourds et dociles, quelquefois aussi de beaux chevaux de cavalerie, un numéro matricule à l'encolure, attendaient en tirant sur le licou. Bourbaki, un tablier de cuir épais autour de la taille, tenait son fer avec une longue pince, et le martelait encore une fois sur l'enclume. Le métal bleu et rouge jetait de grandes gerbes d'étincelles quand il le frappait avec le marteau.

Arrivait enfin l'instant que nous espérions. Bourbaki criait: «Tiens-lui le pied! Mieux que ça!» L'animal se défendait. On devait le forcer, ce qui était malaisé quand on avait à faire à un demi-sang aux yeux fous. Le sabot relevé montrait qu'il avait été «paré», c'est-à-dire que sa corne taillée, nettoyée, luisait comme un os poli. Bourbaki s'énervait, le fer refroidissait... «Si je suis obligé de le remettre au feu vous me devez trois décis!» Certains de nous respiraient avec délice l'odeur de la corne brûlée qui grésillait un peu quand Bourbaki ajustait son fer. «Tout juste!» ne manquait-il pas de clamer tout en enfonçant des clous battus et façonnés à la forge. Grand-père racontait qu'un commis-voyageur venu offrir des clous de grande série avait été jeté dehors d'une formidable bourrade. On ne l'avait jamais revu dans le pays.

Grand-père portait une grande affection à Joseph, l'invitait à la maison, ouvrait quelques bonnes bouteilles.



Grand-mère, elle, bougonnait fort car c'était toujours l'occasion «pour les hommes» d'évoquer des frasques de jeunesse. «Dis, Isidore, tu te souviens de la Julie à la Rosine qui se croyait obligée de faire tant de petites manières avant de...»?

De quoi? Je me le demandais mais grand-mère explosait: «Vous n'avez pas honte? Et devant le petit encore!»

Bourbaki courbait la tête et rougissait. Grand-père, prudemment, détournait la conversation: «Alors, toujours pas de nouvelles?» Evidemment non! La guerre de 70 était loin, une autre se déroulait à nos frontières, ce qui n'empêchait pas le forgeron d'affirmer:

— C'était tout de même le beau temps. Toi et moi étions jeunes et ne sentions pas le froid de cet hiver-là. On nous avait avertis: «Ils vont arriver. Des milliers, avec des canons, des chevaux. Tout le diable et son train, quoi!» Le capitaine m'avait fait appeler: «Barras! quand il y a des chevaux

on a besoin de forgerons. Je compte sur vous! Si tout se passe bien vous recevrez les galons d'appointé. «Tout se passa bien... très bien mais quand cet officier en pantalon rouge, vareuse bleue vint à la forge de campagne tenant par la bride un beau cheval alezan et me dit: «Soldat, il faut le soigner. Il boîte. C'est tout ce qui me reste aujourd'hui.» Et cela avec un air si malheureux que je crois bien que j'étais malheureux moi aussi. Je me suis donné beaucoup de mal en ferrant le cheval...

— Et cela t'a valu l'ordre de te tenir à la disposition personnelle du général Bourbaki, car c'était lui, en personne.

— Et de recevoir, après le départ des Français, une lettre signée «général Bourbaki».

— Au fait, où est-elle, cette lettre?

— Dans la commode. Elle te reviendra si je meurs avant toi.

L.-V. D.

Par contre, en consultant un dictionnaire daté de 1977, le mot «œcuménisme» apparaît en bonne et due place: «mouvement favorable à la réunion de toutes les Eglises chrétiennes en une seule».

C'est là le signe sûr qu'en ces vingt ans d'écart quelque chose s'est bel et bien passé dans le monde des chrétiens. Ce quelque chose a commencé depuis plusieurs dizaines d'années déjà, et s'est probablement renforcé au travers de deux cruelles expériences de l'occident: les deux guerres mondiales. Puis vinrent des réalisations telles que le Conseil œcuménique des Eglises et le concile de Vatican II, qui ont consacré l'œuvre obscure des pionniers.

Face à la désespérance, fille de l'athéisme, les chrétiens ont enfin compris que ce qui les unissait — ou plutôt Celui qui les unissait — était bien plus important, bien plus fort que ce qui les séparait.

Toutefois, dans sa racine, l'œcuménisme n'est pas d'abord le rassemblement des chrétiens qui se serreraient sou-

dain les coudes — en oubliant temporairement leurs querelles intestines — pour faire front à un adversaire commun.

L'œcuménisme est plus qu'un mouvement, il est un état d'esprit. En ce sens, il ne se limite plus seulement aux chrétiens, mais s'exprime aussi envers les autres religions: juifs, musulmans, bouddhistes, animistes sont perçus comme des enfants de Dieu à part entière et respectés dans le cheminement de leur recherche, dans la richesse de leur héritage culturel. Les athés eux-mêmes ne sont plus regardés comme «des imbéciles qui n'auraient rien compris», mais bien plutôt comme des hommes qui ont rejeté leurs idoles sans avoir eu la chance de connaître le vrai visage du Christ, révélateur du Père et de l'Esprit.

Tout ceci ne saurait en aucun cas se confondre avec un nivellement des valeurs ni avec un quelconque syncrétisme qui voudrait tout brasser dans la même grosse marmite. Cela ne signifie pas que les chrétiens devraient pour

autant cesser d'annoncer la Bonne Nouvelle de la libération, du salut en Jésus-Christ.

Mais c'est une prise de conscience des chrétiens que la vérité n'est pas quelque chose, mais quelqu'un. Si la vérité est quelque chose, on peut posséder cette chose. Si elle est Quelqu'un, alors on ne peut la posséder, mais seulement l'aimer et la servir. On ne peut l'imposer, mais seulement la proposer, comme on propose à un ami que l'on aime bien de rencontrer cet autre ami que l'on aime aussi.

Si je me sens possesseur de la vérité, je puis affirmer tout de suite que je ne suis pas œcuménique. Si au contraire je me sens serviteur de Jésus-Christ et de sa Bonne Nouvelle, je serai ouvert à tout homme.

Une grave difficulté subsiste cependant: ceux qui sont persuadés d'être les propriétaires de la vérité ne sont-ils pas encore la majorité? D'où cette violence qui déferle sur le monde...

Abbé Jean-Paul de Sury